

Richard Abibon

Le rêve est-il une psychose de courte durée ?

Réponse amicale aux articles de Monique Tricot et d'Olivier Douville publiés dans «Che vuoi ? »N°35

Monique,

Je viens de lire ton article récemment paru dans « Che vuoi ? », et ça m'a donné envie de réagir... comme tout ce que tu écris. D'abord, je salue le fait que tu t'appuies sur un de tes propres rêves et de tes propres lapsus. Nous ne sommes pas si nombreux à l'oser, alors ça mérite reconnaissance, ne serait-ce qu'au titre d'un « je me reconnais ». Ce n'est pas seulement une question de choix de modalité d'exposé. C'est, il me semble, avoir compris le formidable renversement accompli par Freud dans « l'interprétation des rêves » : inventer la psychanalyse comme discipline qui donne la parole au sujet, s'écartant ainsi de la science qui tient un discours sur les objets.

Ensuite ta prose est limpide et ton propos questionnant plutôt qu'assertif. Ça soulage. Alors si tu veux bien, je vais me prendre au jeu de tes questions, celles que tu poses et celles que je me pose à la lecture de ton texte, même si tu n'en donnes pas formule explicite.

Je ne discuterai évidemment pas l'interprétation de ton rêve, elle t'appartient. Seulement les questions théoriques que ça soulève.

J'en viens tout de suite au gros morceau, que tu ouvres avec cette citation de Freud, issue de *l'Abrégé* : « le rêve est une psychose, une psychose de courte durée », que tu fais suivre aussitôt de cette remarque : « étrange affirmation, car nous savons bien que, quand nous rêvons, nous ne sommes pas fou ». Permetts-moi de m'extraire de ce « nous » collectif un peu hâtivement posé puisque, au moins moi, je ne m'y reconnais pas^[1]. Comme tu le détailles aussitôt après, on trouve aussi le contraire dans Freud, et de même chez Lacan. Donc occasion pour nous de discuter. En effet, parmi la gent analytique, il passe pour acquis que, en effet, le rêve, n'est pas une psychose ; c'est la doxa la plus répandue. Ce serait au moins une bonne chose de la discuter puisqu'on trouve chez le fondateur de la psychanalyse les deux affirmations contraires. J'en pince pour la citation de « *l'Abrégé* », bien sûr, qui est loin d'être la seule.

Toi-même, ne dis-tu pas un peu plus loin : « comment expliquer le caractère hallucinatoire du rêve ? ». L'hallucination n'est-elle pas l'une des manifestations de la folie ? Dans ce moment du rêve, ne croyons-nous pas à la réalité de tout ce que nous hallucinons ?

L'argument princeps, je vais le prendre dans ton rêve. Tu tiens des serpents en laisse; tu en donnes deux interprétations : la première est le nœud borroméen, la seconde, le caducée de mercure. Eh bien, ne s'agit-il pas là d'écriture, de symbole, transformés par ton rêve en la chose même, prise au pied de la lettre ? Tresse réelle pour le nœud borroméen, serpents réels pour le caducée. Je veux bien que, à l'interprétation, tu les lises à nouveau comme symboles,

^[1] Syllogisme : « un homme fou ne sait pas qu'il est fou. Or, je sais que je suis fou. Donc je ne suis pas fou ».

mais au moment du rêve, ce ne sont pas des symboles, tu es bien persuadée, il me semble, d'avoir réellement des serpents en laisse. Or, la définition freudienne de la psychose, sur laquelle il ne variera jamais et sur laquelle je crois bien que Lacan souscrit dans l'entièreté de son œuvre, c'est de prendre les mots pour des choses. Tu le soulignes d'ailleurs p. 19 : « des mots traités comme des choses... ». Et, mieux, tu le soulignes justement en réponse à ta question : « comment expliquer le caractère hallucinatoire du rêve ? ».

Un autre exemple tiré d'un de mes rêves les plus récents. J'arrive dans une petite cour fermée par un mur d'enceinte, sur lequel je monte ensuite. Pas besoin d'aller plus loin. Cette enceinte, c'est une femme, et monter sur ce mur, c'est monter une femme afin de la mettre enceinte. Il s'y décrit mon curieux désir d'enfant rattaché à la scène primitive, c'est-à-dire au désir d'avoir été celui qui a mis ma mère enceinte de moi. C'est une triple folie : d'abord je prends le mot enceinte pour une chose. Tu me diras : c'est une métaphore. Certes, mais au moment du rêve, c'est une métaphore réalisée. Je n'ai aucune conscience de ce qu'il s'agisse d'une métaphore. Je grimpe sur des pierres que je prends pour réelles. Evidemment l'interprétation, au réveil restitue sa dimension métaphorique, ce qui fait qu'en mode veille, je ne suis pas fou. Mais ça fait d'autant plus ressortir la folie du rêve.

J'ai dit triple folie. La seconde c'est de réaliser l'inceste, ce qui peut parfaitement se lire comme forclusion du Nom-du-Père. Nulle occurrence de ce dernier dans ce rêve, en effet. La troisième c'est de me concevoir moi-même, ce dont tout le monde sait que vraiment, pour le coup, c'est une folie. Comment puis-je être aussi assertif sur cette dernière interprétation ? Par le fait que, redescendu du mur d'enceinte, je sors de cette cour par une porte très étroite où mes épaules frottent de chaque côté. Reconstitution, et non souvenir d'une naissance, à n'en pas douter. Mais dans la conception comme dans la naissance, je me récupère de ma passivité de cette époque opaque en étant l'acteur épique des deux événements. Une façon de faire du *fort-da*, j'y reviendrai plus loin.

Dans la cour se trouvait une autre porte, la porte condamnée d'une bergerie abandonnée. Déjà cela sonne comme : lieu archaïque, où il s'est passé des choses autrefois, mais maintenant, c'est fini. Sur la porte, des traces de couleurs, comme s'il y avait eu des affiches autrefois et que celles-ci, délavées par la pluie et le soleil, avaient fini par se dissoudre, ne laissant que quelques couleurs incrustées dans le bois. Voilà ce que j'appelle inscriptions, à opposer aux écritures : les premières sont illisibles tandis que les secondes se lisent même s'il y faut un décodage. Les premières sont sur la porte, les secondes sont tout ce qui entoure la porte. Ici aussi, les mots « abandonné », « condamné » ont perdu leur caractère métaphorique, ils sont devenus réels. L'interprétation me renvoie sans doute à un abandon similaire à celui raconté par ton analysante, dont tu parles par la suite : ma mère a contracté à ma naissance un abcès au sein qui l'a empêchée de me nourrir, et même de s'occuper de moi pendant un certain temps. L'autre interprétation, c'est d'indiquer que les souvenirs de cette période archaïque sont condamnés, verrouillés, réduits à l'état de trace sur la porte. Ça n'empêche pas l'inconscient de reconstruire à sa guise de faux souvenirs de substitution, en se servant de ce que l'enfant que j'étais a pu grappiller d'informations sur la conception et la naissance.

Ainsi le rêve réalise, au sens de rendre réel (Douville dit : au sens d'une réalisation de cinéma, voir son article dans « Che Vuoi » N° 35), à la fois le souvenir de la solitude dans laquelle ma mère m'avait laissé, et le désir d'être le seul responsable de ma conception et de ma naissance. Il le réalise dans trois buts contradictoires : symboliser un archaïque impossible à symboliser, satisfaire le désir incestueux interdit, réaliser le désir d'auto-conception et d'auto-parturition impossible.

Il y a quand même quelque folie à vouloir à la fois ces impossibles et cet interdit, non ?

D'accord, en vivant avec sa maman toute sa vie, un sujet dans la psychose *réalise* cette conception et gestation longue de cinquante ans. Je précise cet âge car je pense à un de mes analysants qui, au bout de 4 ou 5 ans d'analyse et de cinquante ans chez maman, vient de se mettre au monde en se mettant à la porte.

Il réalise ça dans la réalité, je me contente de le réaliser dans mon rêve, en prenant les mots pour des choses.

Tu poursuis en citant Lacan et le nœud borroméen qu'il vaut mieux nouer ou tresser car si l'un s'en va, tous sont libres et vous êtes fous. Vient alors la problématique du veilleur et du gardien. C'est en effet ce dernier qui permet le nouage. Les citations de Freud que tu amènes sur le censeur sont comme toujours choisies pour servir le propos. On aurait pu en choisir d'autres pour soutenir le propos contraire. Pendant la nuit, le veilleur censeur s'en va dormir... certes, mais il me semble bien qu'à d'autres endroits, Freud souligne l'importance de la censure au sein même du rêve : c'est elle qui déforme, transforme les pulsions qui, certes, s'ébattent, non sans tenir compte de cette censure qui a pour but de les rendre méconnaissables. Ainsi dans mon rêve, l'inceste est soigneusement dissimulé sous cette innocente visite d'une bergerie. Mais le contraire existe aussi. Je me rappelle m'être un jour réveillé d'un cauchemar horrible : je venais de tuer mon père et de coucher avec ma mère ; et l'impression de réalité était si forte que, 5 minutes après le réveil, j'y croyais encore.

Par conséquent, les deux modalités existent ; parfois le veilleur se tire, parfois non, il est là, veillant justement sur le sommeil, empêchant qu'une représentation trop crue n'occasionne le réveil. Alors, quand il est là, oui, il est parfois plus souple : il permet une certaine modalité de représentation interdite pendant la veille, mais une modalité sous surveillance. Parfois il apparaît sous la forme de policier ou de soldat dont le degré de violence et de cruauté varie en fonction des moments, c'est-à-dire en fonction des représentations à combattre.

En effet, c'est encore plus complexe, car ce gardien, le surmoi, participe parfois à la folie du rêve comme à la folie de la psychose. Tu cites Freud disant : dans la psychose, le veilleur et terrassé. Désolé pour le père de la psychanalyse, mais c'est manifestement faux. D'où, sans doute, son embarras que tu repères dans la suite de son propos. Combien de fois ai-je eu à faire à des gens aux prises avec le regard des autres qui ne cessent de les persécuter. C'est une folie : ils lisent dans ces regards toutes sortes d'accusations, de la plus floue à la plus précise, selon les cas. Il s'agit bien de l'œil qui, dans la tombe, regardait Caïn, une manifestation du veilleur comme tel qui, loin d'être terrassé, terrasse au contraire le sujet de son omniprésence (d'ailleurs tu en parles plus loin en termes de jouissance de l'Autre ; je vais y venir). Je peux témoigner pour ma part de la même folie dans un nombre incalculable de rêves, tiens, par exemple dans celui dont j'ai fait état en Chine, où le veilleur se manifestait sous la forme de la mafia, le propriétaire de casino qui exigeait que je paye aussitôt ma dette. J'avais souligné, dans mon intervention, que j'avais fait ce rêve juste après m'être acquitté d'une dette : c'est bien là une folie de sentir qu'il faut payer encore, alors qu'on a déjà payé ! tu vas me dire : certes, mais folie n'est pas psychose. Ça se discute. En tout cas ça résonne dans le rapport à la folie de l'homme aux rats, que Freud n'hésite pas à appeler un délire. Et ça résonne avec tout ce que j'entends de ces gens qui me parlent de leurs persécuteurs, car eux aussi on quelque chose à se reprocher qui ne cesse pas de ne pas s'écrire au registre « dette payée ».

En revenant à ton rêve, n'est-ce pas un effet de ce veilleur pas tout à fait endormi qui te fait tenir ces serpents en laisse et en tresse ? Tu le dis toi-même (p. 16): « le réel n'est pas loin, mais tenu en laisse par les processus de figuration et l'univers de mots ». Tu en tireras sans doute argument pour dire : oui, c'est donc que la folie est tenue en laisse... et je répondrais : cette laisse qui tourne parfois à la folie, comme je viens de le montrer plus haut. Mais je en saurais apprécier, moi, le degré de folie de ton rêve !

Il y aurait beaucoup à dire sur la citation de Freud que tu produis p ; 19 : dans un rêve nous voyons et nous n'entendons pas. J'ai eu des rêves dans lesquels je ne voyais absolument pas, mais je savais ce qui se passait, et je savais que ça se passait dans le noir. J'ai eu des rêves où j'entendais des propos et leur mode de prononciation dans le rêve même était capital. Exemple : perdu dans une gare au Pays de Galles, je demande à une vieille dame postée derrière un comptoir, quel est le nom de l'endroit où nous sommes. Je lui demande en anglais, bien sûr, et elle me répond d'un borborygme incompréhensible. Je me dis : c'est du Gallois. Devant mon incompréhension, elle souligne du doigt dans son journal le mot « Leanus » ou « Veanus » que « je me prononce » en anglais dans mon rêve : *Lineuss, Vineuss*. Puis, je lui demande s'il y a une gare à *Lineuss*, et sinon où ? Sa réponse négative, accompagnée d'un autre borborygme « gallois », elle la souligne à nouveau dans son journal de « Beanus », que « je me prononce » *bineuss*. Au réveil c'est en écrivant mon rêve que je me libère de la prononciation anglaise et que je lis sur mon écran trois fois la répétition du mot « anus ». Ce qui s'interprète comme le lieu où ma mère m'imposait ses lavements, et le lieu fantasmé de ma naissance.

Ce qui veut dire, techniquement, que dans un rêve, on entend bel et bien. Bien sûr, vu de l'extérieur, personne ne parle, personne n'entend rien. Vu de l'intérieur, non seulement j'entends, mais j'entends que je n'entends pas le borborygme dont j'ai pourtant bien le souvenir en mémoire comme son. Je n'entends pas, au sens de la compréhension. Ensuite j'entends bien au réveil que j'ai entendu une prononciation anglaise au service de la censure, c'est-à-dire du veilleur, encore un témoignage de ce qu'il n'est pas endormi ! Tout se passe comme dans une psychose : oui, j'entends des voix qui me disent ce que je n'admets pas à l'intérieur, les lavements de ma mère et, pire, le possible viol de mes frères. Ça me revient de l'extérieur. Bien sûr il s'agit d'extérieur dans le rêve, intérieur du point de vue du sujet réveillé, tandis que dans la psychose il s'agit d'extérieur au moment du réveil. Mais le mécanisme est le même : ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel. Je pourrais même dire que j'ai un avantage de moins, car seul le rêve me permet d'accéder à ces inscriptions forcloses, tandis qu'un autre pourra y être en prise directe dans sa vie de veille, ce qu'on appellera psychose.

Et en effet, répondant à mes inscriptions visuelles sur la porte de la bergerie, voici une inscription auditive tout aussi inaudible qu'elles étaient illisibles. Ce sont des traces de « choses entendues » à une époque où je ne savais pas parler, ou tout au moins où je ne disposais pas des mots pour parler de ces choses là : choses dites par ma mère au moment des changes et donc en rapport avec le caca et l'anus, choses dites au moment des lavements, forcloses, irrémédiablement perdues, inscrites dans l'ordre des sensations (des choses vues, des choses entendues), mais hors de la chaîne signifiante.

Voyons à présent la « trouvaille » effectuée par Lacan dans le texte de Freud « Limite de l'interprétable ». Il dit « le rêve c'est uniquement du chiffrage, qui est la dimension du langage », oui, ce qu'il me semblait que Freud avait déjà dit. Il ajoute : « le chiffrage, c'est fait pour la jouissance ». Je veux bien, mais en quoi cela diffère-t-il de la formule freudienne : le rêve est la réalisation d'un désir ? Car, qu'est-ce que la jouissance ? C'est la possession de l'objet, ou alors je n'ai rien compris. Or, que fait le rêve ? Il donne en effet au rêveur la possession de l'objet. Comme dans le rêve cité plus haut où, tout bonnement, je jouis de ma mère. Ce qui, selon les modalités, peut passer comme une lettre à la poste ou me réveiller dans la plus grande angoisse. Donc je ne vois pas ce que ça innove, si ce n'est au niveau du vocabulaire.

Par contre là où Freud a innové dans le « complément métapsychologique à la théorie du rêve », écrit après son invention de la pulsion de mort, c'est le travail de la pulsion de mort dans les rêves d'angoisse. Là, le rêve tente un chiffrage de ce qui n'a jamais pu être

chiffré c'est-à-dire symbolisé. Or, il échoue dans cette symbolisation, d'où la répétition ou le réveil angoissé. Mais le rêve qui donne au rêveur l'objet de son désir est aussi un chiffage : il symbolise le fantasme ou, si on préfère, il symbolise l'objet du fantasme.

J'essaye de récapituler la problématique autrement :

- Le rêve est la réalisation d'un désir, première formule freudienne. Ce faisant il chiffre en effet le désir, c'est-à-dire qu'il en donne une représentation, qui auparavant était inaccessible au sujet. Par exemple, suite à mon rêve sur le mur d'enceinte, je me dis : tiens, je n'avais pas encore eu accès à cette représentation de l'Œdipe. Il me propose un message chiffré, qui au déchiffrement me permet de comprendre que non seulement j'ai désiré sexuellement ma mère mais encore, j'ai désiré la mettre enceinte. En définitive, ça me donne accès au désir de me mettre au monde. Les représentations étaient là, mais refoulées. Le rêve ne fait que les mettre en scène pour m'y donner un accès.

- Le rêve est une tentative de donner une représentation à ce qui n'en a pas. Par exemple, le borborygme de ma mère (la vieille dame de la gare), par exemple, les traces de couleurs sur la porte. Ça échoue de toute façon, alors ça revient sous diverses formes dans différents rêves. Là, je n'ai pas la jouissance de cet objet « inscription » mais je cherche en effet à l'obtenir par des représentations de substitution. C'est le travail de la pulsion de mort, c'est-à-dire du symbolique en tant qu'il est muet comme le dit Lacan à la fin du séminaire II. Après coup je peux émettre l'hypothèse que les représentations trouvées précédemment « mettre ma mère enceinte » ne sont peut-être que des représentations substitutives de ces inscriptions archaïques. Elles y sont rattachées comme le mur d'enceinte à la porte.

Nous avons donc deux types de chiffage :

-celui qui code, de façon à rendre accessible des représentations existant déjà mais gênantes pour une autre partie du psychisme, le fameux veilleur. En ce sens, les représentations obtenues dans le rêve sont des compromis, satisfaisant à la fois le sujet du désir (*ça* : il obtient l'objet dans l'imaginaire) et le sujet de l'interdit (*surmoi* : il obtient de ne pas obtenir l'objet interdit, puisqu'il le dissimule).

-celui qui ne parvient pas à coder mais qui, pour compenser, fabrique néanmoins des chimères avec les traces illisibles dont il dispose.

Donc lorsque Lacan dit : « l'opération du chiffage c'est fait pour la jouissance », si on prend jouissance au sens : posséder l'objet, il ne dit pas autre chose que ce que disait Freud du rêve comme réalisation d'un désir. D'un autre côté, l'apposition de ces deux termes « chiffage » et « jouissance » m'apparaît en contradiction avec son propre propos du séminaire II définissant la pulsion de mort comme « le symbolique en tant qu'il est muet ». *Lustgewinn*, d'accord, pourquoi pas ? Mais pas seulement. Non, le rêve n'est pas fait pour jouir simplement sur lui-même. Tu le dis aussi lorsque tu te poses la question de l'adresse. En effet, tu as fait ton rêve pour ton analyste, c'est assez clair, et, malgré le repli narcissique du rêve, cette préoccupation de l'adresse reste vivace, pour preuve la forme borroméenne que prennent tes serpents. D'ailleurs, dire que la préoccupation de la réalité est totalement absente du rêve est impossible. Bien au contraire, on peut lire dans la plupart des rêves une formation de compromis entre les revendications du *ça*, les injonctions parfois folles du *surmoi*, et les freins de la réalité, dont la mémoire n'est pas complètement éteinte. De cette dernière occurrence j'en trouve preuve dans ces rêves qui donnent la solution d'un problème qu'on se posait dans la réalité de la veille. La suite de ton rêve montre cette préoccupation de la réalité dans le rêve même, puisque tu écris : « ...l'amie n'est autre que le médecin de cette analysante dont j'étais très soucieuse pendant que j'écrivais ce texte ».

Bref, le simple fait de parler de chiffage montre le symbolique à l'œuvre dans sa dimension de rapport à l'autre. Or, comme dans le *fort-da*, le symbolique ne procure aucun

plaisir. Il se borne à limiter une souffrance, celle occasionnée par la possession de l'objet, justement, ou alors celle occasionnée par son départ non maîtrisé. Certes, on pourra toujours dire que toute diminution de souffrance est un gain de plaisir. C'est une question de point de vue. Cependant, si Freud a inventé la pulsion de mort, ce que Lacan a magistralement reconnu comme le symbolique, c'est bien d'avoir constaté cliniquement des actes et des représentations qui se situaient *au-delà du principe de plaisir* (tu y viens p. 23). C'est pourquoi l'enfant jette au loin des objets : il effectue le meurtre de la chose, afin d'en ramener la représentation. Il assume une perte au profit du symbolique. Freud mettait de ce côté les cauchemars, et d'une manière plus générale les rêves qui se répètent : comme le *fort-da*, ils doivent se répéter, car la symbolisation échoue pendant un certain temps avant d'aboutir, parfois. Car si nous continuons à rêver, c'est que des éléments ne cessent pas de ne pas s'écrire, tandis que d'autres ne cessent pas de s'écrire. Mais là, nous sommes presque d'accord car tu écris (p. 22): « ...le cauchemar comme ratage relatif de l'écriture... ». C'est d'ailleurs là que tu t'approches le plus de ma position en écrivant : « si la psychose est échec du travail de l'inconscient destiné à border le réel, le cauchemar est échec du travail de chiffage, échec de la fonction du rêve comme gardien du sommeil ». Le travail de l'inconscient n'est-il pas ce travail de chiffage (pour moi tout bord est une lettre) ? Et donc le rêve n'est-il pas psychose ?

Par conséquent je ne peux suivre Lacan sur cette étrange combinaison de mots : « le chiffage, c'est pour la jouissance », dans laquelle il se dément lui-même. Le chiffage c'est tout au contraire pour se déprendre de la jouissance de la chose, la jeter au loin pour la remplacer par de la représentation. Tel est l'objectif général du rêve tel qu'exposé plus haut dans ses deux modalités : donner accès à des représentations existantes mais refoulées, parvenir à fournir des représentations de l'irreprésentable.

D'autant que la symbolisation ne se fait jamais dans le narcissisme absolu que serait supposé apporter l'état de sommeil. J'ai déjà abordé, à ta suite, la question de l'adresse. Pour la reprendre ici, j'ai été très souvent témoin de ceci : des gens qui ne rêvaient jamais se mettent à rêver lorsqu'une oreille disponible et intéressée se présente. A l'inverse, des gens qui rêvaient se trouvent tout d'un coup dans l'incapacité de continuer quand cette oreille fait savoir que ça ne l'intéresse pas. J'ai trop entendu d'exemple de gens qui ont ainsi été coupé de cette voie royale vers l'inconscient par leur propre analyste, peut-être un peu trop soucieux de coller à la théorie... enfin, une certaine théorie d'un certain Lacan puisque, comme à Freud, on peut lui faire dire tout et le contraire en choisissant judicieusement les citations auxquelles on se réfère. C'est malheureux, car ça coupe aussi les gens du travail de symbolisation que l'analyse est pourtant censé opérer.

En résonance au *fort-da*, je citerai ici les rêves violents dans lesquels le rêveur tue des gens, provoque des catastrophes, incendies, raz-de-marée, tremblements de terre, détruit des milliers de choses. Il s'en sort parfois avec une grande angoisse, certes, mais cela démontre que le travail du symbolique n'est pas une partie de plaisir, tout en étant nécessaire à l'économie psychique. Il faut détruire ces Choses pour accéder à la représentation. La psychose nous donne à voir aussi son lot de passages à l'acte violents dans la vie de veille. La structure de l'acte me paraît la même : seule diffère la modalité, veille/sommeil.

De cela j'ai tiré l'idée que tout rêve et toute manifestation de l'inconscient est une tentative d'écriture de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire (tu le dis p. 22, donc nous sommes d'accord): ça cesse de ne pas s'écrire, voilà ce qu'on peut appeler chiffage en effet. Mais cela ne suffit pas, car si le rêve ou le symptôme se répète, c'est que ça ne cesse pas de s'écrire : l'écriture incomplète court après sa complétude. Et sa complétude, c'est quoi ? C'est le déchiffage, ce que va permettre la parole ; c'est pourquoi on ne peut dire qu'aucun rêve soit sans adresse. Il insiste d'une part dans le chiffage, d'autre part dans le déchiffage qu'il appelle dans un recours à un autre qui peut entendre. Et là, par la parole, ça cesse enfin de

s'écrire, puisque ça se parle. Or, l'écriture est toujours à deux dimensions, tandis que la parole est à une. Le travail de symbolisation est donc toujours la perte d'une dimension, la troisième de la réalité, pour accéder à l'écriture, le processus pouvant être dit achevé par la récupération de cette troisième dimension symbolique, celle de la temporalité inhérente à la parole.

Là-dessus, je crois que nous sommes d'accord car tu écris : « certains rêves n'ont-ils pas comme seule visée de revenir dans le transfert au lieu des traces, pour que les traces puissent devenir écriture ? » oui, je le crois, *tous* les rêves ! Ici tu appelles *traces* ce que j'ai nommé plus haut *inscriptions*, mais je dis tout aussi bien *traces*. Et, disant cela, tu vois bien qu'il ne peut s'agir d'un pur « plus-de-jour ».

Le problème serait peut-être dans une trop grande séparation. Tu écris : « tous les rêves sont accomplissement de désir- à l'exception toutefois des rêves qui ouvrent sur l'au-delà du principe de plaisir. » et si tous les rêves étaient tout simplement une combinatoire des deux, avec parfois un excès d'un côté ou de l'autre ?

Quoiqu'il en soit tu as trouvé une formulation remarquable, qui m'éclaire beaucoup (p. 23) : « si l'on peut penser le rêve comme ce qui vient se substituer à l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel, le cauchemar serait une sorte de forçage où le réel du rapport sexuel se précipiterait massivement. » oui, cette formule m'aide beaucoup à penser la différence entre mon rêve « mur d'enceinte » et mon cauchemar « j'ai tué mon père et j'ai couché avec ma mère ». Il n'empêche que, même dans le rêve « mur d'enceinte », comme dans le rêve « perdu dans la gare », on trouve aussi des lieux où le réel montre ses traces. Certes, dans ces rêves-là, il ne se précipite pas massivement comme dans mon rêve d'Œdipe réalisé. Et ce dernier peut aussi bien être lu dans l'une de tes formules (forçage du réel) que dans l'autre (réalisation d'un désir). Autrement dit, la même représentation, l'Œdipe, possède à la fois son versant réel et son versant imaginaire, la démarche du rêve étant toujours d'achever le travail du symbolique, qui pourtant jamais ne peut s'achever.

Je crois qu'il y a un problème induit par la façon dont Lacan a promu RSI par le nœud borroméen dans lequel R, S, et I sont les trois ronds. Ça induit à penser d'une part que R, S, et I sont des consistances pouvant avoir une existence séparée, d'autre part, de considérer ces consistances comme semblables puisque les trois ronds sont identiques. Ça entraîne à raisonner comme si on pouvait séparer ce qui émerge au réel, ce qui s'écrit à l'imaginaire, ce qui se parle au symbolique. Or, on ne peut pas séparer : c'est ce que mon expérience des rêves me dit, et ma pratique de la topologie confirme. Pas de surface sans trou, donc pas d'imaginaire sans symbolique et vice versa. Pourtant le trou n'est pas identique à la surface ! Enfin le mouvement de trouure de la surface peut se lire comme celui qui à partir d'un réel (une surface infinie) tente de produire une limite à ce réel en isolant l'imaginaire (un morceau de surface) par un trou. C'est pourquoi je pense qu'il faut lire autrement le nœud borroméen : non pas RSI, mais nouage de signifiants. S'ils sont tous différents, par leur statut ils sont tous identiques, comme les ronds, et pourtant il en faut au moins trois pour construire un signifié.

Nous voilà alors revenu à cette question de la différence entre rêve et psychose lorsque tu poses la question : « ne faudrait-il pas distinguer les cauchemars du petit enfant, souvent liés à l'apparition des phobies qui questionnent en effet la jouissance incestueuse et la jouissance de l'Autre maternel et les cauchemars précédant ou émaillant la psychose ? ». Je te suis gré de la poser comme question : tu es peut-être plus prudente que moi et c'est fort bien. Moi, compte tenu de ce que je viens de t'exposer de ma position, je pense que tout cauchemar est une psychose puisque tout rêve est une psychose. Il en va du rêve comme de la psychose : certains événements y sont terribles, angoissant, insoutenables ; d'autres au contraire laissent le sujet dans un bonheur sans mélange. Je pense notamment ici aux alternances maniac-

dépressives que certains vivent dans leur vie de veille d'autres, dans leur sommeil. N'est-ce pas ainsi que l'on interprète ta phrase (p. 24) : « tandis que le sommeil met le rêveur à l'abri de la jouissance (et ici on est à l'opposé du « chiffrage comme jouissance »), le cauchemar nous précipite hors de cet abri ». Sauf qu'ici il faut entendre une nuance dans l'usage du terme jouissance, qui ne peut en effet plus être lu dans l'acception proposée par Lacan dans les citations que tu avais proposées. En effet, en la rapprochant du plus-de-jouir, c'est-à-dire du plaisir, comme le Lacan que tu cites, nous sommes loin de l'écrasement par la jouissance de l'Autre, qui est bien au-delà du principe de plaisir. La jouissance de l'Autre peut en effet être lue comme un réel, en tant que nous n'avons pas de prise sur elle.

C'est une des raisons qui me fait éviter l'usage du terme de jouissance, dont j'ai le sentiment qu'il veut dire la chose et son contraire en fonction des contextes, et que c'est pas toujours maîtrisé, en particulier par Lacan lui-même.

Ceci dit, j'ai tout à fait l'impression que le parcours de ton texte nous amène à des formules de plus en plus proche de miennes. Notamment lorsque que tu distingues le rêve qui réalise un désir et le rêve dans lequel le rêveur est écrasé par la jouissance de l'Autre. Remplace « jouissance de l'Autre » par « veilleur », « gardien » ou encore « surmoi », et tu reconnaitras que le veilleur n'est pas si terrassé que ça. Là je reconnais que c'est une question de vocabulaire. Peut-être n'ai-je pas vu une différence fondamentale entre ces différentes appellations. Mais pour moi, franchement c'est bel et bien la même chose, l'avantage de chacune étant justement qu'elle apporte une précision par rapport aux autres.

Par conséquent à part ce petit différent sur la différence du rêve et de la psychose, je crois que nous nous rejoignons ; et quoi qu'il en soit merci pour cet article, pour tout ce qu'il m'a appris, tout ce qu'il m'a obligé à bosser, tout ce qu'il m'a obligé à produire. J'en sors, sans aucun doute beaucoup plus éclairé qu'avant, avec ce qu'il faut d'ombilic pour ne pas cesser de chercher.

Sur ce différent, je dois préciser ceci : ma position est subjective, je ne la tiens donc pas comme celle que devrait adopter tout le monde. Car ce serait revenir à un impératif d'objectivité qui serait celui de la science, ce que la psychanalyse n'est pas. Ceci se rattache à l'argument de méthode que je plaçais en ouverture. Par conséquent toute autre position m'est utile comme rencontre d'une autre subjectivité qui me permet de développer la mienne, sous la forme d'un développement d'arguments.

Excuses moi d'avoir été si long : ceci n'est pas un article finalisé, mais quelque chose comme une libre discussion avec toi dans laquelle je me suis laissé aller à mes associations au fil de ton texte. Mais sans aucun doute je m'en servirai dans des articles plus ramassés.

J'aurais aimé faire pareil à propos du passionnant article d'Olivier Douville² qui suit le tien. Peut-être le ferais-je si je trouve le temps. Il soutient la même position que toi : le rêve n'est pas une psychose, mais j'ai peur que ses arguments soient surtout des arguments d'autorité : Untel a dit ça. Mais je ne l'ai pas encore assez bossé.

Voilà, mes amitiés, Monique, et un souhait de bonnes vacances.

² Voir ci-dessous la réalisation de ce programme.

Cher Olivier,

Je suis interpellé par ce que tu écris sur le rêve dans le dernier N° de « Che Vuoi ? » (N°35). Alors, si tu permets, je vais me baser sur ton texte pour avancer un peu, en me demandant quelles sont les raisons qui me font penser ce que je pense en rapport à ce que tu penses. Dans ton texte, il y a beaucoup de développements sur lesquels j'agréerai des deux mains. Mais je me trouve en désaccord sur ce que tu affirmes avec force : la différence entre le rêve et la psychose. C'est là-dessus que je vais porter mon effort.

D'abord, pourquoi un désaccord, après tout ? Finalement, ce ne sont que prises de position subjectives ; en tout cas, ma position est ainsi. Je veux dire que, dans le champ de la psychanalyse, si nous admettons que la psychanalyse est hors du champ de la science, étant du côté du sujet et non de l'objet, nous ne pouvons argumenter en disant : l'objet dont nous parlons est comme-ci, à quoi répondrait un : mais non, il est comme-ça. Car cela voudrait dire que nous nous situons encore en référence à un objet. Alors que le fait que nous soyons en désaccord sur l'objet indique bien qu'il y a une position subjective, et qu'elle est déterminante dans le rapport à l'objet.

Or cet objet, ici, le rêve, comme la psychose, nous devons bien reconnaître qu'il ne nous est connu que par l'intermédiaire du sujet qui nous en dit quelque chose. Comme je le dis à présent, la psychanalyse serait cette discipline qui donne la parole au sujet, et non une science qui se donne un objet. Par conséquent, sur la lancée, on peut très bien admettre un sujet qui dise : le rêve n'est pas une psychose, et un autre sujet qui dise au contraire : le rêve est une psychose. D'ailleurs on trouve ces deux sujets dans le même personnage : Freud. Bien sûr, chacun des sujets souhaitant développer son argumentation va s'appuyer sur le maître en la matière, en tirant à lui une couverture de citations dûment choisie pour servir son propos. C'est ce que tu fais p. 37 en affirmant que Freud n'a pas soutenu sa première affirmation de l'identité du rêve et de la psychose. On aurait pu choisir, comme Monique Tricot dans son article, de partir de la citation de *l'Abrégé*, dans lequel pourtant il y revient ! Quoique ça ne l'empêche pas, elle aussi, de soutenir comme toi le contraire, tant la doxa en la matière à l'air prégnante.

Tu vas me dire : mais alors, ça va être le bordel ! Si chacun peut raconter tout ce qu'il veut en dépit du bon sens... Ça va être le bordel du point de vue de la science, certes, mais pas du point de vue des sujets qui peuvent se sentir respectés et accueillis quelles que soient leurs options théoriques. Et puis le renversement de préoccupation de l'objet au sujet peut fort bien s'accompagner de la conservation de l'esprit scientifique. Ça c'est pas fastoche, je reconnais. Comment le conserver, s'il n'y a plus d'objectivité dans le panel des objectifs ? Je ne sais encore pas. Peut-être quelque chose du côté de la logique, celle de l'inconscient, évidemment, que tu défends aussi dans ton texte, et que je mets en application ici, en supportant qu'il puisse y avoir deux thèses contradictoires, comme dans l'inconscient il peut y avoir des représentations contradictoires. C'est logique au sens où ce que nous étudions - ou plutôt il faut dire : ce à quoi nous tentons de donner la parole - est une conséquence directe de la contradiction. L'inconscient est en effet le refuge des représentations qui entrent en contradiction avec d'autres représentations.

Se pose alors la question du référent : ce à quoi nous nous référons lorsque nous parlons. On pourrait se demander ce que valent, dans le champ de la psychanalyse, les références aux aliénistes du 19^{ème} siècle, qui eux, se situent dans le champ de la science et de l'objectivité. Eh bien pourquoi pas ? J'y ai trouvé, en effet à ma grande surprise et grâce à toi,

le récit d'une hallucination opposant point blanc à point noir, ce qu'un de mes analysants m'a raconté pas plus tard qu'hier. Ce n'était pas des points, pour lui, mais des couleurs sans formes, le blanc étant plus translucide tandis que le noir apparaissait plus compact. De ton côté, c'est le récit de ce que tu as lu dans Lasègue, qui lui-même dit l'avoir entendu de la bouche d'un sujet. Du mien, ça résonne avec ce que je viens d'entendre d'un sujet.

Mais pas seulement. Pour moi ça résonne aussi avec le sujet moi-même, puisque j'ai eu une hallucination semblable lors de mon adolescence. A plusieurs reprises. Ça ne m'effrayait nullement ; ça m'intriguait, tout au plus. L'avantage avec moi, c'est que, étant le sujet dont il est question je peux me permettre d'interpréter, et peut-être d'interpréter plus loin. Tu as raison, de ton côté d'interpréter ce que tu as lu dans Lasègue en termes de présence et d'absence. C'est exactement ça. Car moi, j'ai pu l'entendre, bien plus tard dans ma vie, comme étant ce que j'ai retenu d'une vision du sexe de ma mère, la noirceur des poils s'opposant au blanc de la peau.

Que faire de cela ? Eh bien, en ce qui me concerne, quoique j'en veuille, j'entends avec. Tu penses bien qu'en entendant mon analysant, hier, je n'ai pas eu les oreilles neutres. Elles ont doublement résonné, d'une part de ma propre hallucination, d'autre part de ce que je venais de lire dans ton texte. Tout au plus ai-je pu neutraliser mon écoute, en me gardant de faire généralité de tout cela. Mais je n'ai pu neutraliser l'éveil de mon intérêt, et ça, c'est plutôt tant mieux. J'ai donc posé beaucoup de questions à mon analysant, pour lui faire préciser ce dont il s'agissait. C'est ainsi que j'ai pu constater cette communauté entre lui et moi, de l'absence de bord de l'hallucination, ce que j'entends comme l'effet du refoulement. Le bord attendu serait en effet le phallus, non aperçu sur le corps féminin. L'attention est ainsi détournée, non pas du centre à la périphérie, mais du trou à la surface, qui se trouve de ce fait in-finie. Cette absence pourrait parfaitement se lire –en négatif – comme une hallucination négative, et tout ce qui fait bord à cette absence revient sous forme d'hallucination positive, mais sans bord. Dans la perception, j'avais vu un trou et une surface, c'est-à-dire une absence là où je m'attendais à une présence (de phallus). Dans l'hallucination, à l'inverse, je vois quelque chose là où il n'y a rien à voir. La différence s'est déplacée de l'opposition présence-absence à l'opposition noir-blanc, deux surfaces qui s'opposent au lieu que s'opposent la surface et le trou, au prix de ce retour du refoulé : l'absence... de bords. Il en ressort, au final, une confirmation de la formule que tu proposes de la surface qui ne parvient pas à se distinguer du trou, et aussi de ta formule de l'hallucination (surface), lutte contre l'hallucination négative (trou). J'y ai simplement ajouté l'interprétation sexuelle qu'un élan incoercible me ferait volontiers généraliser, ce qu'une prudence intellectuelle m'interdit aussitôt.

Mon analysant n'est pas parvenu à cette interprétation. Je ne la lui ai donc pas fournie : après tout, il en a peut-être une autre, et le patient de Lasègue peut-être encore une autre, qu'en savons-nous ?

On pourrait remarquer ici une analogie structurale entre cette absence de bords dans mon hallucination, en tant que le point noir ou blanc est aussi sans bord. C'est quoi le bord d'un point ? Il ne peut guère être entendu que comme la limite de tous les espaces, sachant la définition de Poincaré : un espace à n dimensions est un espace limité par une espace à $n-1$ dimensions. Le point ayant zéro dimension, rien ne le limite : il représente la limite inférieure, comme le zéro absolu de la température. Alors, il n'est que bord, et nous sommes ramenés à la structure de la bande de Möbius qui est à la fois bord et surface. Il en est de même pour ton analysant sans bouche. Tu as d'ailleurs une très belle formule à son propos : « il lui reviendra de lire ce qu'est une bouche humaine dans le miroir de mon oreille », par laquelle tu montres que, toi, tu ne t'en fous pas, du sujet. C'est bien dans un transfert que ça se passe, là où un être secourable, *Nebenmensch*, vient signifier au sujet qu'il n'est pas seul, qu'il y a un autre, et que cet autre est un autre sujet. Tout comme le rêve, le délire peut être un délire adressé, à

condition d'accepter de se constituer comme son adresse. Voilà ce qui peut faire bord, c'est-à-dire distinguer la surface du trou, sans quoi on ne peut distinguer une surface d'une autre surface. Comme tu le dis, ce transfert est bien psychotique, j'entends par là un transfert dans lequel tu admets la psychose et tu te mets à son diapason, au lieu de lui expliquer que mais si, mais si, vous avez une bouche ! Le bord n'est certainement pas dans la raison objective, mais dans l'assomption d'une attitude subjective face à un autre sujet.

Eh bien, ce transfert a la même structure que le transfert névrotique : c'est bien de savoir qu'une oreille s'est ouverte à ses rêves qu'un sujet va se mettre à s'en souvenir ! Ça ne marche pas à tous les coups, certes. Parfois le verrou est trop bien serré. Il en est de même du délire : parfois, de s'être constitué en adresse ne le rend pas adressé pour autant.

C'est là où je dis que la référence au sujet est essentielle dans notre champ, en soutenant bien qu'il n'y a d'autre sujet que celui *qui* parle. Celui *dont* on parle, c'est un objet, dans le champ de la psychiatrie, par exemple. Je ne dis pas, du coup, qu'il ne faut pas s'y référer, à cet objet, mais que, pour le moins, méthodologiquement, ça pose quelque problème à la psychanalyse. Là, je n'en sais pas plus, j'en suis seulement là de ma réflexion. Il y aurait là tout un champ à explorer, en termes de méthode.

C'est là que j'ajoute : lorsque tu dis, dès l'ouverture de ton texte, que tu as rêvé de ton patient, je regrette fort que tu ne nous en fasses pas part. À mon sens, encore une fois, c'est essentiel, car le sujet qui parle dans ce texte, c'est toi, et ton rêve manifeste la façon dont tu as été affecté par ton patient. Il y a des chances que ça nous en dise beaucoup sur le transfert qui vous lie. Que ça nous en dise plus sur lui, est-ce le but ? Je ne crois pas. Mais ça nous en dirait plus sur la structure de l'inconscient et du transfert, ça c'est sûr. Et donc sur transfert psychotique. Et donc sur la psychose de transfert.

C'est là où nous rejoignons la question de la psychose dans son rapport à l'hallucination et au rêve. Je te suis gré de la mention : « la psychose, pas fatalement une maladie ». J'y ajoute : pas fatalement une structure. Parce qu'au fond, c'est ça qui est derrière la question : le rêve est-il une psychose de courte durée ? D'un autre côté je te suis gré aussi d'avoir remplacé le terme « patient » par celui d'« analysant en psychose et en psychose de transfert ». Dommage que ça se perde dans le reste du texte. Tu le sais, je milite pour ce genre de vocabulaire depuis des années. Ça veut bien dire que ce qui intéresse la psychanalyse n'est point tant l'objet patient que le sujet analysant, qu'il soit en psychose ou en névrose de transfert. Mon expérience me dirait que c'est le plus souvent les deux en même temps. On peut faire l'équivalence : hallucination = psychose. Pourquoi pas ? C'est une option qui signifie qu'on accepte de localiser la psychose à des phénomènes et non d'en faire une structure s'emparant de tout l'individu. Ça c'est l'autre option. Ensuite, dans la première option, on peut aussi entrer les sous-options : rêve = hallucination et rêve = psychose, ce qui n'est pas forcément la même chose compte tenu du débat déjà posé à l'étape précédente. Que les médicaments aient à la fois un effet sur les hallucinations et sur les rêves devrait déjà interroger.

Je choisis : rêve = psychose = hallucination. Ça n'interdit à personne de faire un autre choix, car comment pourrait-on dire : les choses sont ainsi et pas autrement ? Ce serait en référer à un réel qui par définition est insaisissable, tandis que tout ce dont nous parlons est le fruit de nos définitions, ou de notre expérience telle que nous sommes capable de la nommer, c'est-à-dire d'une saisie en grande partie arbitraire, bref, d'une position subjective.

A l'inverse, les aliénistes que tu cites, s'ils ne déniaient pas l'hallucination, ils déniaient tout sujet. Des formules telles que : « le rêve, dans la maladie mélancolique... » fourmillent. Il y a du rêve, il y a de la maladie, mais il n'y a pas de sujet, ni pour en parler, ni pour écouter. Le rêve, comme l'hallucination a été transformé en objet, comme si nous pouvions l'observer objectivement en direct et comme si tout le monde était censé observer la même « chose ».

Mon exemple des noirs et blanc montre déjà à quel point un sujet est là pour écouter c'est-à-dire pour choisir consciemment en partie, inconsciemment pour une autre partie, le morceau de discours sur lequel faire porter son investissement... je ne dis pas « attention » qui voudrait dire attention uniquement consciente.

Quand tu poses la question du rêve dans la psychose tu dis : qu'en est-il lorsque le travail de l'inconscient est empêché ? Mais d'où vient ce postulat que, dans la psychose, le travail de l'inconscient serait empêché ? Je crois au contraire qu'il se poursuit, mais selon une modalité différente : il le fait à ciel ouvert. Et ce n'est pas parce que c'est à ciel ouvert que le sujet a conscience de ce qui se passe ni de la signification de ce qu'il dit. La signification lui échappe, ça reste donc inconscient. Lorsque je raconte un rêve, dans un premier temps je ne comprends rien à ce que je dis. Mon inconscient est passé aussi à ciel ouvert du fait de mon récit. Parfois ça me fait comprendre des choses, parfois non. Je crois qu'il en est de même lorsque quelqu'un en psychose de transfert, laisse parler un démon. Le démon raconte des éléments de l'inconscient, et le sujet n'y comprend pas plus. Ce qu'il faut peut-être remarquer alors, c'est que le travail de l'inconscient, s'il n'est pas empêché, par contre il échoue, comme il échoue dans beaucoup de rêves et particulièrement dans les cauchemars de tout un chacun. C'est peut-être ce que tu voulais dire, mais j'ai eu besoin de faire cette démarche pour m'y retrouver.

Pour reprendre l'exemple de ma dame aux démons (longuement développé dans « le rêve de l'analyste » et dans « les toiles des rêves »), il est vrai que le discours des démons, s'il se produit souvent sur une voix terrible et tremblante de colère, il ne livre guère que des banalités. Par contre, lorsqu'elle me raconte un rêve, il s'agit souvent d'un moment où elle casse la gueule à l'un de ses démons. C'est assez rare, mais je dirais que là, le travail du rêve n'a pas échoué : c'est le travail du *fort-da* dans lequel, comme l'enfant jette au loin quelque chose pour le faire disparaître de sa propre volonté, là, elle flanque une rossée au démon, ce qui fait valoir sa propre volonté sur la toute puissance imaginaire de son occupant. Elle accomplit le meurtre de la Chose. Ceci vient sans doute après un long travail d'analyse dans lequel, ayant interrogé les démons un à un, je me suis aperçu qu'il s'agissait de ses frères et sœurs, y incluant son père, sa mère se présentant comme le seul ange de cette faune interne. La démonologie se réduit ici à un exposé de la jalousie la plus commune, articulé à l'Œdipe de la structure : le père, démon à éliminer au même titre que tout ce qui est en position de rival par rapport à la mère. LA structure se présente donc comme dans n'importe quel inconscient névrosé, mais sous une autre modalité. Le passage de la modalité délire à la modalité rêve peut s'entendre comme un glissement le long de la structure. J'ai pu l'expérimenter moi-même, mon hallucination des noirs et blancs ayant totalement disparue depuis l'âge adulte, remplacée par des occurrences multiples dans les rêves. Maintenant, je les repère très vite : c'est devenu une partie de moi réintégrée à l'intérieur après avoir été rejetée un temps à l'extérieur.

J'en viens donc à penser que la discussion en direct avec les démons, si elle n'a pas été fructueuse dans l'immédiat, a quand même permis, à la longue de les identifier, ce qui représente quand même un travail de passage de l'inconscient au conscient, et surtout l'ancrage du sujet dans l'articulation de sa parole.

J'ai eu cette hallucination dans mon adolescence. Je n'en ai pas eu d'autre. Je n'ai jamais entendu de voix. Pourtant mon analysant dont j'ai parlé plus haut, celui des noirs et blancs, a démarré sa psychose sur cette hallucination et a ensuite entendu des voix. Aujourd'hui et depuis bien longtemps, il ne se plaint que des voix. Il m'en parle comme d'un symptôme tout à fait détaché de tout le reste de sa vie, qu'il mène à peu près comme tout le monde, avec ses hauts et ses bas ; il sait très bien que c'est lui qui, en réalité, est le créateur de ses voix, bien qu'elles lui apparaissent venir très distinctement de l'extérieur. Par conséquent

que dire ? Qu'il est en névrose de transfert ou en psychose de transfert ? Moi, je dis *a priori* que j'en ai rien à foutre, et à seconde vue, s'il faut dire quelque chose, en névrose de transfert car au moment de la séance il me parle vraiment en névrosé, citant ses voix comme un symptôme et explorant son passé comme son quotidien à la façon de tout un chacun. A l'inverse la dame aux démons est en psychose de transfert, c'est certain, dans la mesure où elle est persuadée que je suis celui qui va la délivrer de ses démons, d'ailleurs tiens, ils me parlent directement en séance, ses démons ! C'est là que je soutiens la position subjective suivante : peu m'importe qu'elle soit psychotique ou pas (si on parle de son « être » on est dans l'objectivité), mais je reconnais qu'il y a un transfert psychotique dans lequel je suis pris, puisqu'en effet je réponds au démon, lorsqu'un démon me parle.

Un autre élément du débat peut se livrer sur le champ de la définition de la psychose : prendre des mots pour des choses, dit Freud. Que disent les voix de mon exemple ? Elles murmurent ou alors elles l'appellent par son prénom. C'est prendre un mot pour une chose au sens où ce prénom devient un élément de l'étendue au lieu d'être un élément de la pensée. Tu auras reconnu ici la fameuse dichotomie de Descartes, en son vocabulaire. Dans l'étendue, il y a les choses ; le signifiant de lui-même serait donc une chose, un objet, au lieu d'être un effet de sujet. Ma dame aux démons se retrouve régulièrement confrontée avec une dame qui habite chez elle et qui répond au même prénom qu'elle. Même tableau, à cette différence près que cette dame étrangère a une image et qu'elle ne parle pas.

Quand je rêve, n'en est-il pas de même ? Je vois des gens, je parle avec des personnages qui me semblent parfaitement objectifs. C'est au moment, éveillé, de l'interprétation du rêve que je peux me dire que ce ne sont que diverses émanation de moi-même : tel policier du rêve va représenter mon surmoi, tel jouisseur, le ça, tandis qu'il me semblera occuper moi-même une place de spectateur, la place du moi. Au moment du rêve ces personnes seront bien placées dans l'étendue, même si la réflexion du réveil les replace ensuite dans la pensée. Le ça, le surmoi, que sont-ils d'autres qu'un ensemble de mots, présentés dans le rêve comme une chose ?

J'ai fait un rêve récent où je me vois grimper sur le mur d'enceinte d'une bergerie abandonnée. Il m'a pas fallu longtemps pour comprendre, au réveil, mon désir de mettre une femme enceinte, et que cette femme était ma mère, puisqu'il s'agit d'une bergerie abandonnée, présentant toutes les caractéristiques d'un bâtiment très ancien. Ici, au moment du rêve, le mot « enceinte » est bel et bien transformé en chose par le biais d'une métaphore, certes, mais une métaphore réelle : dans le rêve, ça ne m'apparaît pas le moins du monde symbolique. Au moment du rêve, je suis subjectivement dans la psychose.

Je crois bien que c'est ce qui se passe dans tout rêve, y compris un rêve survenu dans un transfert psychotique. Je ne dis pas « dans la psychose » car ça objectiverait le propos. Dans le transfert de ma dame aux démons, lorsqu'elle me raconte un rêve elle pense aussi, réellement, qu'elle a cassé la gueule à un démon. Je dis, toujours subjectivement, que ça correspond à un travail du rêve réussi, mais réussi dans le cadre du transfert psychotique : je l'ai félicitée pour avoir su ainsi reprendre le dessus sur un démon, en lui soulignant que certainement, ce démon-là au moins n'allait plus se représenter. Je ne vais pas mégoter sur le caractère suggestif de cette intervention. Ça m'a paru sur le moment, subjectivement, approprié, tout en reconnaissant à présent que ça se discute.

Je te suis gré également de souligner que « dans l'ordinaire d'un patient psychotique, il y a un décalage entre les mots et les choses ». Je te fais juste remarquer à mon tour que, si ce décalage existe, pour fragile qu'il soit, ce que tu soulignes par la suite, pourquoi continuer de l'appeler « patient psychotique » ? D'une part, dans l'ordinaire, il n'est pas patient ; ce n'est qu'en séance qu'il peut l'être, et, en ce qui nous concerne, dans le cadre d'un transfert où, alors, il est devenu analysant, comme tu l'avais justement fait remarquer plus haut. Et

lorsque quelqu'un fait état, pour nous qui l'apprécions dans un transfert, d'un décalage entre les mots et les choses, pourquoi continuer à qualifier cela de psychotique ?

Comment tout cela peut-il s'articuler avec ce que tu dis de l'affirmation de Chaslin : « entre rêves et hallucination, les éléments sont les mêmes (ah, quand même !), mais ils ne s'organisent pas de la même façon : ni par regroupement, ni par hiérarchie, ni par ordre de succession ». Pourtant tu as entendu parler du concept de structure ? dans la structure en effet, les éléments sont toujours là et peuvent s'organiser de façons différentes qu'on appelle des modalités, ça reste la même structure.

Et que penser de l'affirmation : ni par regroupement, ni par hiérarchie, ni par ordre de succession ? Faute de démonstration ou pour le moins d'exemples, ça ressemble plus à une pétition de principe. Et c'est facile à démonter, car cela témoigne encore une fois de l'oubli du sujet, dans ces observations dites « objectives ». En effet comment Chaslin peut-il prétendre connaître le regroupement, la hiérarchie et l'ordre de succession des éléments du rêve ... de quelqu'un d'autre ? Lorsque je note un rêve, au matin, souvent je commence par la fin, par ce que je viens de rêver dans le moment précédent immédiatement le réveil. Et puis cette notation me remémore ce qui c'est passé avant, et parfois encore avant. Parfois je laisse ma notation ainsi, parfois je rétablis ensuite l'ordre de succession. Quid des interlocuteurs de Chaslin ? Et quelle importance ? Car, finalement, je considère ces éléments du rêve comme une structure, et leur succession, leur hiérarchie, leur regroupement, ne fait rien à l'affaire. C'est au contraire dans leur globalité, dans la mesure où on en fait le tour, et plutôt plusieurs fois qu'une, et plutôt dans des sens différents, que l'on cerne un signifié et une signification.

Je ne sais pas trop ce que Chaslin pouvait entendre par « hiérarchie », mais il faut se souvenir ici de ce que Freud avait découvert : ce qui occupe le devant de la scène du rêve, paraissant le plus important, n'est parfois qu'un cache destiné à voiler un petit détail qui dans un coin livre la clef du rêve. En ce cas, sur quoi baser la notion de « hiérarchie » ? c'est là où l'on voit quand même que la logique des aliénistes n'est pas celle de la psychanalyse.

Tu sembles critiquer l'idée que rêve et psychose sont des pertes de contact avec la réalité (p. 37). Mais alors qu'est-ce d'autre ? Dans le rêve, le rêveur n'a quand même bien aucun contact avec la réalité. Comment dénier cela ? Il reconstruit une réalité à laquelle il croit, et celle-ci est délirante et autoérotique. Et qu'est-ce que la psychose fait d'autre ? Dans les deux exemples que j'ai cité, la dame aux démons et l'homme aux voix, il y a dans la réalité une reconstruction délirante qui passe pour réalité.

Cela va avec ta critique de la régression. Sans doute faut-il alors préciser ce que l'on entend par régression. Pour Freud, en référence à son schéma de l'appareil psychique, celui de la lettre 52, comme celui de la Traumdeutung, il s'agit d'un retour des éléments engrangés dans les diverses couches de mémoire, vers l'extrémité « perception » de l'appareil. Or c'est bien ce qui se passe dans le rêve comme dans l'hallucination : l'appareil perceptif est sollicité par des éléments de mémoire et non par la réalité. En deuxième acception certes, ces éléments de mémoire sont, d'une part des souvenirs récents, le plus généralement de la veille, d'autre part des souvenirs infantiles. Dans les deux cas il s'agit d'un retour dans le passé, qui peut bien se qualifier de régression.

Et je ne vois pas en quoi il faudrait confondre pathologie et régression. Je suis pleinement d'accord avec toi lorsque tu soulignes la différence entre Freud et Janet : « pour Janet l'inconscient est une excroissance pathologique, pour Freud c'est la condition de l'humain ». Mais, il me semble, Freud n'a jamais confondu régression et pathologie.

C'est là qu'il peut y avoir problème à ne pas interpréter. A considérer l'hallucination des noirs et blancs comme une simple opposition de couleurs, on peut ainsi s'imaginer qu'il ne s'agit en rien d'un souvenir du passé. J'ai montré, en ce qui me concerne qu'il n'en est rien, et qu'il s'agissait bien d'un souvenir, oui, et donc d'une régression à un moment très

archaïque de mon histoire. Certes je ne peux généraliser, mais ça me rend attentif, si je me trouve face au récit d'une telle chose, qu'elle me soit racontée comme hallucination ou comme rêve. Ce qui importe en effet, ce n'est pas sa modalité, mais la possibilité d'expression rendue au sujet d'un contenu extrêmement voilé.

S'il en est ainsi pour cette petite affaire, pourquoi n'en serait-il pas de même pour les délires d'énormité, pour cette tache qui envahit le perceptif du sujet, comme tu dis...qui dit qu'il n'y aurait pas, là derrière, l'expression, par exemple, d'une identification au phallus paternel dont le gonflement irait jusqu'au limite de l'univers, puisque mon hallucination n'avait en effet pas de limite ? Je me garderais bien de proposer une telle interprétation à celui qui me ferait le récit d'une telle aventure, mais je le pousserais, je crois, à m'en dire un peu plus, sans me soucier de savoir s'il s'agit de névrose ou de psychose, de rêve ou d'hallucination.

En réfléchissant à cela, il me revient que je rêvais souvent entre 20 et 30 ans et dans les débuts de ma psychanalyse, que je volais ; c'est très commun. Mais parfois, mon vol s'apparentait à une chute vertigineuse vers le haut. C'était très angoissant, d'autant qu'il m'arrivait de ne plus voir le sol, parvenant ainsi « aux limites de l'univers ». Pourquoi ne le rapprocherais-je pas des délires d'énormité ? et, au lieu de chercher des arguments de séparation, me permettant de dire : non je ne suis pas comme cet autre, psychotique, de trouver au contraire des éléments de compréhension par ce qui chez moi, subjectivement, me ramènerait au plus près de cet autre, mon semblable, et non un étranger, « le psychotique ». dans ce cas, ce ne serait évidemment pas un discours d'objectivité qui me motiverait, mais un discours de vérité.

Enfin tu agrées à cette bêtise d'Henry Ey : « ne faites jamais dessiner ses hallucination par les patient ». Ça ne se dessine pas plus que ça ne se modèle, dis-tu ? Mais je l'ai fait des tas de fois ! Quand le sujet peut dessiner ou modeler (oui, j'ai utilisé la pâte à modeler aussi) son hallucination, parfois il peut ainsi en dire quelque chose qu'il n'aurait pas pu dire autrement ; le dessin, la pâte, fournit un bord là où il n'y en avait pas, d'autant que c'est moi qui l'ai demandé, et que cette reproduction devient un objet d'échange entre nous. « le rêve est un objet », dis-tu, pour le différencier de l'hallucination. Oui, s'il est constitué comme objet d'échange entre qui se pose en oreille et qui se pose en bouche dans un transfert : exactement comme pour l'hallucination. Et dans les deux cas, ça ne marche pas à tous les coups. Quand un analysant ne faisant état d'aucune psychose ne parvient pas à se souvenir de ses rêves, il est dans la même fermeture que celui qui nous parle d'hallucination sans se rendre compte qu'il s'agit d'hallucination. La formule me vient à l'instant et j'ai conscience qu'elle se discute. Alors discutons-en !

Contrairement à ce que tu énonces, j'ai rencontré beaucoup de gens qui me parlaient de leur hallucination en me disant : « j'ai eu une hallucination » comme d'autres me disent « j'ai eu un rêve ». La seule différence que j'y entends c'est que les hallucinations sont en général beaucoup plus pauvres ; mais alors, qui dit que cette pauvreté ne serait pas due aux médicaments ? On trouve rarement quelqu'un, hélas, qui en soit épargné.

Voilà, Olivier, tu m'as fait bosser. Je t'en remercie chaleureusement. Ça m'a fait drôlement avancer. Si je suis un peu critique c'est, je l'espère en tant que ton texte constitue d'emblée une critique de mes prises de positions, ce qui m'oblige à les argumenter, voire à les modifier si nécessaire. Je le rappelle encore une fois, il s'agit d'échange entre deux subjectivités auxquelles aucun réel ne pourrait venir accorder le tort ou la raison. Le réel est impossible, donc il n'a pas la possibilité de nous départager. Aucun réel et donc *a fortiori* aucune autorité qui prétendrait, du haut de sa notoriété, dire le vrai sur le réel. Une fois admis cela, je trouve très agréable de discuter avec toi par le biais des écritures, non sans souligner

ton habileté rhétorique et quelques formules frappantes qui n'ont pas été pour rien dans le plaisir de ma lecture et la stimulation au travail qu'elles impliquent.